

# Quand Paris avait la gaule



De Paname, on se remémore souvent les péripatéticiennes tigrées de la rue Saint-Denis et les sex-shops de Pigalle. Il fut pourtant un temps où la ville était mondialement connue comme la capitale du cul. Petite plongée dans les anciennes maisons closes, avant que les mœurs ne se disputent.



Scène courante de notre époque. Un couple de touristes fixe un cadenas à la rambarde d'un pont qui surplombe la Seine pour signifier au reste du monde qu'ils s'aiment. Symbole liberticide s'il en est, mais qu'importe, l'amour est plus fort que tout. Plus con que tout aussi. Tellement con que le couple jette la clé à l'eau. Seul le divorce peut désormais les séparer – ou le joli cul d'une personne croisée à la gym, éventuellement. Un selfie pour immortaliser l'événement;

les deux protagonistes de ce sordide projet s'embrassent; c'est répugnant de bêtise. Mais pour eux, c'est ça Paris, une tour Eiffel, un cadenas Master ou Abus pour sceller leur union, la Joconde, et ce charmant cafetier qui leur balance l'addition sur la table sans même les regarder.

Paris, ville des amoureux. Le cliché est tenace. Une simple recherche Google peut en attester. Mais pourquoi donc? S'aimerait-on plus ici qu'ailleurs? Ou différemment?

## Le bordel de l'Europe

Avant d'être la ville de l'amour, Paris était le bordel de l'Europe. Avant, c'était au XIX<sup>e</sup> siècle. Puis au XX<sup>e</sup> siècle – jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et l'invasion allemande. En 1878, on recense dans la capitale plus de 2 650 putes officiellement déclarées. Ce chiffre va exploser: en 1900, elles sont 6 000, preuve que la profession est en plein essor et la demande croissante. L'historien Dominique Kalifa remarquait qu'à l'époque, Paris était essentiellement peuplée de mâles. Autrement dit, des hordes d'hommes en rut débarquent sans cesse de leur campagne pour y travailler, y étudier ou s'y divertir. Ils sont donc majoritaires et en profitent... au détriment des femmes. Car dans un siècle où ces dames sont encore à peine mieux considérées que des animaux de ferme, ce sont elles qui trinquent. Pour les nanas, deux possibilités: être putains... ou mères. Or, en ce temps, le couple n'est pas le lieu du plaisir charnel. On se marie pour une dot, un statut social, un nom, éventuellement pour protéger les enfants, mais certainement pas pour s'aimer. La passion amoureuse c'est le job des filles légères. Celles que la bonne société, morale et hygiéniste, méprise. Celles aussi dont les mâles, de toutes les classes sociales, ne peuvent se passer. Preuve de cette ambivalence entre puritanisme et jouissance, les hommes d'Église, le clergé, qu'on retrouve dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, pris dans nombre d'affaires de mœurs – la police s'étant fait très tôt une spécialité de les débusquer en action, la soutane relevée et la culotte sur les chevilles. Les alentours du Palais Royal ressemblent à un souk du fion.

## Passer le cul au karcher

Sous le Second Empire, Napoléon III confie au Baron Haussmann la restructuration de Paris. L'enjeu consiste à «démédiévaliser» la capitale, c'est-à-dire, sous l'impulsion d'un courant hygiéno-moderniste, à la rendre plus salubre. Entre 1853 et 1870 sont alors menés des travaux de grande ampleur. Les maisons biscornues sont rasées, les ruelles foutraques effacées. À la place, Haussmann fait du propre, de la ligne droite, des grands boulevards, des immeubles beiges, lumineux et uniformes. Paris change de gueule et l'activité prostitutionnelle s'adapte. Jadis, cette dernière se pratiquait dans les petites rues sinueuses et populeuses. Désormais, elle se répand dans les principales artères et les cafés. Les filles se mettent à marcher, à sortir, à se montrer. Les choses se diluent... Paris entre dans l'ère moderne.

Faire l'amour à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, c'est donc baiser avec un tapin. Ou une actrice de théâtre. Ou une danseuse. Mais à cette époque-là, c'est kif kif bourricot. On va au théâtre pour s'exciter. Pour choisir une comédienne avec qui passer la nuit aussi. Les actrices vendent toutes leur cul, plus ou moins cher, en fonction de leur réputation. On va également au bal pour choper de la zoulette dansante. Certes, ces dernières ne twerkent pas encore, mais c'est tout comme. Au bout, il y a le cul. À l'occasion des expositions universelles, l'activité prostitutionnelle de Paris est recensée dans des guides du queutard publiés en plusieurs langues. C'est dire...

La capitale regorge ainsi d'asphalteuses, de pierreuses, de lorettes... Appelez-les comme vous voudrez. Pour donner une idée concrète de l'ampleur du phénomène, imaginez que 20% des hommes nés entre 1922 et 1925 ont perdu leur pucelage avec une pute. À titre de comparaison, en 2017, 20% des jeunes de 17 ans fument de la weed au moins une fois par mois.

« 20% des hommes nés entre 1922 et 1925 ont perdu leur pucelage avec une prostituée. »

## Le cul sous l'occupation

Mais tout cela va changer avec la guerre et l'arrivée des boches. Uniformes gris, parfois noirs (merci Hugo Boss), cheveux blonds coupés nets, raie au côté bien propre, yeux bleus perçants, bottes qui battent en cadence le pavé... Sieg Heil! mein führer!... Bref, vous l'aurez compris Paris est à eux; le drapeau nazi flotte au vent depuis le haut de la tour Eiffel, la Kommandantur se trouve au croisement de la rue du 4 septembre et de l'avenue de l'Opéra; la fête est finie. Ou presque.

Bien que les soldats du Reich reçoivent tous un guide de bonne conduite, nombre d'entre eux se vautrent dans les bordels sitôt leur arrivée. Ou plutôt non... C'est plus compliqué que ça. Afin de limiter au maximum les histoires d'amour ou d'un soir entre les Françaises du peuple, les civiles, et les militaires teutons, l'armée allemande décide de réquisitionner plusieurs caques parisiens. Évidemment, les meilleurs, les plus luxueux, ceux avec les cocottes les plus raffinées sont choisis. Et c'est le capitaine Haucke, commissaire de la Geheime Feldpolizei que l'on charge de gérer tout ce bordel – si j'ose dire. Cinq établissements sont ainsi d'emblée ouverts: Les Belles poules, Le Sphinx, Le Chabonais, le One-Two-Two et la maison close sise au 50 rue Saint-Georges. Il se dit qu'Adolf Hitler en personne serait même passé au Sphinx lors de sa visite blitzkrieg à Paris, le 23 juin 1940.

Puis, c'est la débâcle. Les Allemands foutent le camp. Mais les filles restent. Et certaines subissent la vengeance des résistants de la dernière



heure. Soulignons, une fois encore, que dans une société patriarcale, c'est toujours les femmes qui trinquent. Car dans un double mouvement de lâcheté, on remarque que la résistance entraîne, par coercition, l'avènement des coiffeurs – ces lâches qui tondent les femmes en place publique en même temps qu'elle permet la libération des plus bas instincts humains. L'après-libération s'apparente à une purge, une curée.

Le 13 avril 1946 entre en vigueur la loi Marthe Richard. Comme la plupart des tenanciers ont trempé dans la collaboration – active ou horizontale, peu importe –, on fait fermer les maisons. Quelque part, ça arrange tout le monde, des puritains aux partisans du mythe gaulliste. On prétendra que la France tout entière a résisté face à l'occupant. Et que les Allemands n'ont jamais été bien reçus chez nous. Clap de fin pour les maisons closes. Paris largue son surnom de bordel de l'Europe.

## Derrière les buissons

Cette brève et elliptique histoire du cul à Paris serait profondément lacunaire si l'on omettait de revenir sur tout ce qui sort de l'hétéronormativité. Car bien que longtemps invisibilisée, marginalisée, presque niée, l'homosexualité a toujours existé. C'est un fait. Et comme le soulignait l'historien Michael Sibal, « les premiers espaces queer de l'ère moderne étaient les allées sombres, les coins sans lumière et les espaces dissimulés ». Pour faire simple, les jardins et les parcs publics étaient, jusqu'à récemment encore, jusqu'à l'arrivée des applications de rencontre, des lieux de rendez-vous gays. Cependant, rappelons que les abords du Palais Royal, au moins de 1780 à 1870, sont l'un des rares lieux, peut-être même le seul, où l'homosexualité est relativement visible. Putes et pédés unis à jamais, pourrait-on dire. Contre

l'hygiénisme. Contre le puritanisme. Contre la dictature de la majorité. En assainissant Paris, Haussmann fait disparaître les sexualités déviantes de l'espace public.

Il faut attendre la mutation du Marais à la fin des années 70 pour voir se constituer, sur le modèle de Castro à San Francisco, un quartier gay à Paris. D'abord autour de quelques bars, puis de manière plus ostentatoire. Librairies, clubs, bars... à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, les endroits pédés se multiplient dans ce coin. Et enfin, il est possible de s'afficher en tant qu'homo. Ouvertement. Sans craindre la répression. En ce sens, le Marais constitue un espace de liberté. Certes, il y a bien eu la rue Sainte-Anne auparavant. Mais le côté chic et élitiste des lieux gays de cet endroit n'avait pas grand-chose d'inclusif.

Puis tout s'est gentrifié. L'homosexualité, en se dispersant, s'est diluée au point de se normaliser.



Retour sur notre petit couple de touristes. Lui qui s'en cogne de tout ça. Lui qui vient à Paris pour consommer. Pour bouffer. Pour faire semblant de s'aimer (mal). Paris, bordel de l'Europe. Paris sous l'occupation du désir des Allemands. Les femmes martyrisées, exploitées par les hommes. Les gays quasi invisibles. Puis combattant pour leur liberté d'être, de vivre, d'exister. L'évolution du sentiment amoureux depuis deux siècles en France – et plus largement en Occident. L'émancipation féminine. Les combats des minorités pour sortir de l'anormalité. Non, vraiment, ils s'en branlent de tout ça. Alors, un ridicule cadenas dans une main, la perche à selfie dans l'autre, monsieur embrasse madame goulument. Flash. Le cliché est immortalisé... en attendant l'ennui pour la vie... ou le divorce. Dommage. Ils n'ont pas compris ce qu'aimer veut dire.

